

PAPA FLEUVE

I

Le 24 juin tomba un samedi, les papillons furent ponctuels. Les enfants, qui avaient congé, s'étaient levés plus tôt que d'habitude parce que, depuis la veille, leur imagination avait été enfiévrée par les premières estafettes volantes, richement chamarrées, enluminées d'or et d'argent, qui à tire-d'aile étaient venues annoncer la saison nouvelle.

La première armada était arrivée du nord-ouest, portée par le vieux vent caraïbe qui, dans la fraîcheur du premier matin, gambadait ses contre-danses de cristal.

Le ciel venait à peine d'enlever son bonnet de nuit d'astrologue. La mer rangeait ses oreillers de coquilles blanches brodés de madrépores en fleurs; soudain la première vague de lépidoptères surgit, plus jaune que les draps de sable de la côte, plus dorée que les plus blondes oranges sûres. Et les arbres se chargèrent de plus de fleurs qu'ils n'en pouvaient porter.

L'air se piqua de poussières légères et multicolores. Les enfants firent des entrechats derrière les fleurs volantes venues du ciel. Ils criaient :

« J'en ai un bleu ! »

« J'en ai un de couleur de perle !... »

« Et va donc ! le mien est plus beau que le tien ! »

Les adultes sortirent pour s'emplir le cœur de l'ivresse des enfants et les aider à cueillir les papillons qui emplissaient le ciel. Et ils leur firent des bouquets en attachant délicatement des fils autour des corselets des insectes.

Quand la pieuvre ensanglantée du soleil de l'aurore rendit ses dernières volutes de vapeur rose, les essaims

s'étaient déjà rompus et les papillons traqués se dispersèrent dans les maisons, les cours et les parcs publics. Et, malgré les soucis, les travailleurs se rendirent au travail la chansonnette aux lèvres, ou sifflant, ou riant. Les enfants étaient heureux que la Saint-Jean tombe un jour de congé et les parents gonflés d'espoir par les fastes annonciateurs de l'été.

Ce matin-là, tout comme les enfants dont le sommeil avait été troublé par l'attente, Claire-Heureuse, ne pouvant pas dormir, s'était levée avec le soleil pour regarder les papillons de la Saint-Jean. Très haut, au faite des palmiers marins dont la chevelure verte flamboie, un fin papillon de moire rose et noire enlace une lourde papillonne blanche, l'emportant droit vers le soleil dans un fulgurant envol nuptial.

Ce fut ce jour de la Saint-Jean, sans cloches, sans officier d'état civil, sans *Magnificat*, qu'Hilarion prit Claire-Heureuse par la main pour la conduire vers la chambre sans parures où désormais devait gîter leur amour.

Qu'avaient-ils besoin du ministère d'un État qui toute leur vie ignorerait leurs besoins et leurs chagrins pour lier leurs mains ? Les travailleurs d'Haïti se mettent ensemble, ils se « placent », mais ils ne se marient pas. Parce que l'État n'est pas l'État du peuple, parce que la religion officielle n'est pas la religion de leur classe, parce que leur cœur est plus pur que la rosée du matin. Et c'est leur conscience profonde et humaine qui leur sert de Code civil et d'acte de mariage.

Et le papa Bon Dieu auquel ils croient tout au fond de leur cœur est content. Il ne chante pas en latin, il ne joue pas de l'harmonium, mais tous les parents, tous les amis accourus qui viennent vider un verre sur la tête des accordés l'entendent qui dit :

« Ah ! mon garçon Hilarion a mis sa main dans celle de ma fille Claire-Heureuse, je suis content. »

Et les amis rient, et les parents rient en écrasant furtivement une petite larme.

Pourquoi donc est-ce qu'on pleure sans savoir pourquoi quand certains êtres chers célèbrent leurs épousailles ?

Ce furent les papillons de la Saint-Jean qui formèrent le cortège nuptial d'Hilarion et de Claire-Heureuse.